



M. Etienne-Michel Faillon (1800-1870)

Olivier Maurault, P.A., P.S.S., M.S.R.C.

Number 24, 1959

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/1079949ar>

DOI: <https://doi.org/10.7202/1079949ar>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Les Éditions La Liberté

ISSN

0575-089X (print)

1920-437X (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this article

Maurault, O. (1959). M. Etienne-Michel Faillon (1800-1870). *Les Cahiers des Dix*, (24), 151–167. <https://doi.org/10.7202/1079949ar>

M. Etienne-Michel Faillon (1800-1870)

Par OLIVIER MAURALT, P.A., P.S.S., M.S.R.C.

Il y a cent ans commençait à paraître dans *l'Echo du Cabinet de Lectures paroissial* à Montréal, *l'Histoire de la Colonie française en Canada*, de M. Faillon, prêtre de Saint-Sulpice.

Il y a près de cinquante ans, la ville de Montréal donnait à une nouvelle rue d'un de ses quartiers du nord-est le nom de Faillon, « en mémoire de Etienne-Michel Faillon, prêtre français de la Compagnie de Saint-Sulpice, biographe, historien, auteur de *l'Histoire de la Colonie française en Canada*, dans laquelle il s'est appliqué à raconter de préférence les événements se rattachant à la colonisation de Ville-Marie ».

En cette année 1959, l'œuvre de M. Faillon a pris un regain d'actualité, grâce au livre qu'il a écrit sur Mme d'Youville. Cet ouvrage, le plus important qu'on ait publié sur la Bienheureuse, tint un rôle efficace dans le procès de béatification, après avoir été passé au crible de la critique la plus exigeante.

M. Faillon mourut en 1870. Deux de ses confrères de Saint-Sulpice nous ont légué chacun un volume sur lui : M. Gamon, de Paris, en 1877, et M. Desmazures, de Montréal, en 1879. Dans son ouvrage, ce dernier analyse abondamment chaque livre de M. Faillon. M. L. Bertrand dans son *Histoire littéraire de Saint-Sulpice* lui consacre un copieux article. Enfin M. Henri Gauthier, dans ses *Archives et Souvenirs*, parle de lui en termes sympathiques et nuancés.

Quel homme était donc M. Etienne-Michel Faillon ?

Né à Tarascon, le 3 janvier 1800, d'un père marchand et géomètre, dont il hérita du goût de la géométrie plutôt que du commerce, il fit ses études au Collège de Tarascon puis au Lycée d'Avignon. Déjà à l'âge de treize ans il dessine, peint, s'exerce à la sculpture, et dans cette vieille province de France, riche en vestiges gallo-romains, il s'intéresse à la numismatique, à la généalogie et aux antiquités. Cinq ans plus tard, il avouera que sa passion dominante est l'étude

des antiquités. Il venait d'entrer au Séminaire d'Aix-en-Provence, en vue de se préparer au sacerdoce. En 1821, on l'envoie terminer ses études théologiques au Séminaire de Paris; il se montre, en route, ce qu'il sera dans tout le reste de sa vie : un infatigable preneur de notes et dessinateur. Ordonné en 1824, par Mgr de Quélen, archevêque de Paris, il demande son entrée au Noviciat de Saint-Sulpice, connu sous le nom de « Solitude », à Issy-les-Moulineaux, dans la banlieue de la capitale. Il y aura pour supérieur le célèbre M. Mollevaut qui exerça une influence profonde sur le clergé de ce temps-là, et parmi ses compagnons d'étude, MM. de Charbonnel, Quiblier, Billaudèle et Baile, qu'il retrouvera plus tard au Canada.

Nous nous contenterons, sans entrer dans le détail, d'énumérer les postes qu'il occupa ensuite dans la Compagnie de Saint-Sulpice. De 1825 à 1829, il enseigna le dogme au Séminaire de Lyon; en 1829, on le rappelle à Paris, où il enseigne encore le dogme tout en étant chargé des catéchismes de la paroisse Saint-Sulpice; en 1837, il devient directeur, c'est-à-dire assistant du supérieur de la Solitude (il le demeurera vingt ans), et est élu entre-temps un des douze assistants de la Compagnie; en 1849, il s'absente pour aller visiter, au nom du supérieur général, les missions sulpiciennes d'Amérique (il y retournera en 1854 et en 1857, cette fois pour un séjour de cinq ans). Comment ne pas rappeler ici que c'est sous l'inspiration de M. Faillon que les Soeurs de la Congrégation Notre-Dame introduisirent à Montréal la dévotion à Notre-Dame de la Pitié, en l'honneur de qui elles construisirent une belle chapelle, démolie cinquante ans plus tard lorsqu'on ouvrit le boulevard Saint-Laurent, entre les rues Notre-Dame et des Commissaires. A son retour, M. Faillon dut séjourner à Aix, pour des raisons de santé. En 1864, il va fonder, à Rome, la Procure de Saint-Sulpice. Il y recevra les confrères canadiens chargés de défendre les intérêts du Séminaire de Montréal lors du démembrement de la Paroisse et les aidera dans la présentation de leurs mémoires. Rentré à Paris en 1869, à cause de sa santé délabrée, il fut bientôt frappé d'une « érysipèle » qui l'emporta le 25 octobre 1870, pendant le blocus de la ville.

Cet homme, d'une santé précaire, souffrant de dartres, « d'éruptions squameuses », menacé de perdre la vue, occupé d'enseignement, de direction spirituelle, de fondations, de constructions, de missions à l'étranger, trouva cependant le moyen de publier et de préparer pour la publication une quarantaine de volumes. Ses œuvres impri-

mées furent : une *Vie de M. Démià, apôtre de Lyon* (1829), une *Vie de M. de Lantages, supérieur du Puy* (1830); une *Vie de Ladislas Grandremy, victime du choléra* (1832), les *Monuments de l'église de Sainte-Marthe à Tarascon* (1835), la *Vie de M. Olier*, en trois volumes, première édition (1840), *Sainte-Marie-Madeleine en Provence* (1848) — cette œuvre portait aussi le titre de *Monuments inédits sur l'Apostolat de Sainte Marie-Madeleine en Provence — Lectures pour le temps de la retraite annuelle* (1849), *Vie de Mme d'Youville* (1852), *Vie de la Soeur Marguerite Bourgeoys* (1854), *Vie de Mlle Mance* (1854), *L'Héroïne chrétienne du Canada ou Vie de Mlle Le Ber* (1860), *Vie de Mlle Clémence Momper* (1862), *Histoire de la Colonie française en Canada*, en trois volumes (1865-1866), la *Vie Intérieure de la Sainte-Vierge* (1866), la dernière édition de la *Vie de M. Olier* (1870).

Outre ces volumes imprimés de son vivant, M. Faillon avait rédigé mille pages in-folio sur le Genèse, cinq cents pages in 4° sur l'Éducation des Clercs et l'Histoire des Ecoles ecclésiastiques, une douzaine de volumes sur l'Histoire des Catéchismes de Saint-Sulpice et la Méthode dans la Direction des Catéchismes, une vie de M. Hurtevent (1827), l'Histoire du Séminaire de Baltimore, une Histoire de Saint-Joseph (1860), une Instruction pour les Frères des Ecoles Chrétiennes, une autre pour les Sœurs de Saint-Vincent-de-Paul. Il avait en outre compilé une douzaine de gros volumes remplis de lettres et d'autres documents pour servir à l'histoire de M. Emery (supérieur de Saint-Sulpice pendant la Révolution et l'Empire).

On est émerveillé de retrouver, dans les Archives du Séminaire de Paris, tous ces travaux avec une accumulation de notes qui ont servi à les préparer (cahiers ou volumes). Un jeune docteur en Sorbonne, qui a soutenu une thèse sur la Chronologie de l'Histoire Religieuse canadienne, affirme que ces Archives possèdent 160 dossiers et 84 volumes d'extraits.

M. Faillon travaillait comme un bénédictin. Levé à quatre heures du matin, ne lisant aucun journal, très frugal dans ses repas, il passait des journées entières à compulser livres et documents, prenant parfois des notes, le plus souvent marquant les passages que des secrétaires copiaient ensuite pour lui; il en eut jusqu'à six à Montréal.

Il s'était fait construire un énorme pupitre, sur lequel il pouvait déployer cartes et in-folios, et muni de casiers et de tiroirs, qui lui

facilitaient la tâche de coordination de tant de pièces diverses.

En historien sérieux il voulait toujours travailler sur les sources. On nous dit que rentrant de Québec, en 1858, il rapporta avec lui cinq ou six grosses caisses de papiers anciens, et que déjà, en 1850, il s'était embarqué pour la France « avec des documents nombreux et importants sur le Canada ». Nous osons espérer que toutes ces pièces, surtout si elles étaient originales, sont retournées à leurs propriétaires. Mais on n'avait pas alors, dans le domaine des archives, le sens aigu de la propriété qui s'est développé depuis.

M. Faillon du reste n'hésitait pas à se déplacer quand il lui fallait aller consulter au dehors les documents dont il avait besoin, à Paris et ailleurs, en Provence, en Italie, aux Etats-Unis et au Canada.



De tous ses ouvrages, c'est *l'Histoire de M. Olier* que M. Faillon plaçait au premier rang, parce qu'il y avait travaillé toute sa vie et parce qu'il vouait au fondateur de Saint-Sulpice une vive admiration. Pour les besoins de notre propos, trois autres de ses œuvres nous intéressent davantage : ses *Mémoires inédits sur sainte Madeleine*, son *Histoire de la Colonie française en Canada* et son *Histoire de Mme d'Youville*.

C'est en 1835 que M. Faillon commença à publier ses études sur sainte Madeleine et les saints de Provence, et c'est en 1848 qu'il en fit une édition en deux volumes illustrés par lui-même. Comme nous connaissons son talent de dessinateur, son goût de l'archéologie, sa science de la paléographie et de la diplomatique, nous ne nous étonnons pas que cet ouvrage ait été bien accueilli et fort loué.

L'auteur eut cependant des détracteurs. Dès 1855, le comte d'Ozonville publia des *Lettres sur la nécessité d'un examen de l'ouvrage intitulé : Monuments inédits sur l'Apostolat de Sainte Marie-Madeleine en Provence*. Dom Guéranger écrivit à M. Faillon que cet auteur est « l'un des esprits les plus faux qu'il fût possible de rencontrer ». En 1894, les *Fastes épiscopaux de l'ancienne Gaule*, par l'abbé, plus tard Mgr Duchesne, contenait un chapitre de 24 pages sur *La légende de Sainte Marie-Madeleine . . .*

Or, après plus de cent ans, apparaît dans la revue *Ecclesia* (juillet 1959, no 124, p. 25) un article non signé, intitulé « Sainte Madeleine était-elle une pécheresse ? » On y lit ce qui suit :

« Mais il est venu, au XIX^e siècle finissant, un « dénicheur de saints » c'est-à-dire un historien aux méthodes critiques éprouvées, Mgr Duchesne. Il ne faisait que reprendre la thèse d'un autre « dénicheur » nommé Launoy au XVII^e siècle, suivi par le très savant Tillemont, au même siècle. Les historiens du XVIII^e siècle avaient suivi sans hésiter. Mais une réaction anticritique et traditionaliste favorisée par la décadence presque complète des études historiques se produisit, sous l'impulsion d'un écrivain local, l'abbé Faillon, dont les premiers arguments datent de 1835, mais sont réunis en deux énormes volumes publiés en 1848. Il y a une abondance de documents dans cet ouvrage monumental, mais hélas ! aucune critique. Le travail de Duchesne fut repris et confirmé par des savants tels que Vacandard, H. Thurston, G. de Manteyer, etc.

« On peut considérer la thèse provençale comme entièrement désespérée . . . »

Affirmer que cet « écrivain local, M. l'abbé Faillon » (notre M. Faillon), ait donné l'impulsion à une réaction anticritique et traditionaliste, favorisée par une décadence presque complète des études historiques », c'est lui reconnaître une influence qu'il n'a pas pu avoir. Songez que Guizot avait alors 61 ans, Augustin Thierry, 51, et Michelet 50 . . . Ce n'était certainement pas l'époque d'une décadence complète des études historiques. Qu'il y ait dans le monumental ouvrage de M. Faillon « abondance de documents *mais aucune critique* », est aussi étonnant, quand on sait quelle probité l'auteur mettait à rechercher et à interpréter les textes. Sur ce point, il était plutôt en avance sur son temps. M. Desmazes consacre tout un chapitre de son livre sur M. Faillon à ces *Monuments inédits* . . . Il est impossible de n'être pas impressionné par l'accumulation extraordinaire de preuves apportées par l'érudit auteur à l'appui de sa thèse. Celui-ci, d'autre part, ne manquait pas de critique : l'examen auquel il soumet les documents et les monuments montre, au contraire, qu'il était loin d'y être étranger. N'est-ce pas lui qui écrivait, en 1865 : « Il en est de l'église de Sainte-Anne (de Beaupré) comme de plusieurs autres lieux célèbres de dévotion, dont l'origine a été altérée par des conjectures populaires, fondées sur l'ignorance des monuments; d'où il est arrivé que les récits apocryphes qu'on a faits de leurs origines s'étant insensiblement accrédités dans le public, des

écrivains postérieurs les ont accueillis de bonne foi, sans examen préalable. »*

Sans doute Mgr Duchesne, l'auteur des *Origines du culte chrétien*, était un rude joueur et l'on ne peut pas le contredire à la légère. Peut-être faudrait-il ici distinguer entre *critique* et *hyper-critique*. Mais nous avons du mal à admettre que le chercheur infatigable et l'historien consciencieux qu'était M. Faillon, fût aussi un naïf . . .



L'Histoire de la Colonie française en Canada avait commencé de paraître en 1859, dans les numéros mensuels de *l'Echo du Cabinet de Lectures paroissial* de Montréal. Elle fut éditée, dans sa forme définitive, sans nom d'auteur, ⁽¹⁾ à Paris, les deux premiers volumes en 1865 et le troisième en 1866. Ce sont de magnifiques in-4°, admirablement imprimés, avec larges marges de notes, et munis de cartes.

M. Faillon y avait travaillé dès le début de ses études sur M. Olier, qui l'avaient nécessairement initié à la fondation de Montréal. Lors de son premier voyage au Canada, en 1849, il n'avait pas manqué de compulsurer les archives du Séminaire de Montréal et des trois grandes communautés de femmes alors existantes. Celles-ci lui ayant demandé d'écrire la Vie de leurs fondatrices, il conçut dès ce moment l'idée d'une *Histoire de l'Eglise catholique en Amérique*. Effectivement, sous le titre général de *Documents pour servir à l'Histoire du Canada*, il composa successivement les vies de Mère Bourgeoys, de Mme d'Youville, de Mlle Jeanne Mance — et de Mlle Jeanne Le Ber. « Aussi, écrivait M. Desmazures⁽²⁾, en 1879, on comprend à quel point ce travail se recommande aux amis de la vérité et quelle importance n'aura-t-il pas, lorsque arrivera le moment justement espéré, où il s'agira d'exposer les titres des premiers fondateurs de la Nouvelle-France à la vénération des fidèles ? » Ce que nous verrons dans la suite de cette étude.

* *Histoire de la Colonie française en Canada*, II, 562.

(1) Les auteurs sulpiciens obéissaient-ils à un mot d'ordre ? M. Gamon intitule son ouvrage : *Vie de M. Faillon, par l'auteur de la Vie de M. Mollevaut*; M. Desmazures : *Vie de M. Faillon, sans nom d'auteur*; M. Faillon fait de même pour son *Histoire de la Colonie française en Canada*.

(2) Cf. M. Faillon, *prêtre de Saint-Sulpice*, p. 289.

Au cours de ses deux autres séjours au Canada, en 1854, et de 1857 à 1862, M. Faillon continua de se documenter, à Québec aussi bien qu'à Montréal. En France et plus tard en Italie, il ne cessa pas de consulter les archives susceptibles de l'éclairer sur nos origines. Il énumère lui-même dans sa Préface, les sources où il a puisé. En France, les archives de la Marine, celles du Ministère des affaires étrangères, du Ministère de la Guerre, du dépôt des fortifications, les archives de l'Empire, les manuscrits de la bibliothèque impériale, ceux de la Mazarine, de l' Arsenal, du Séminaire de Saint-Sulpice, de la préfecture de Versailles, de l'Archevêché et de la préfecture de Rouen, et autres, sans négliger les monuments du Musée Britannique.

Au témoignage de Dom Albert Jamet, O.S.B., l'auteur de la très belle *Vie de Marguerite Bourgeoys*, aucun document ne semble avoir échappé à M. Faillon⁽³⁾. Malheureusement, il n'a pu publier que trois volumes des dix que devait compter la série, et son récit ne va que de 1532 à 1675. Il avait même projeté une *Histoire des Colonies de Montréal en Amérique*, histoire qui reste à faire, mais pour laquelle il a accumulé des documents dans les cahiers d'extraits qu'il a laissés au Séminaire de Paris.

On sait que M. Faillon ne fut pas le premier en date des historiens au Canada. Sans parler du P. Charlevoix qui avait publié son *Histoire de la Nouvelle-France*, en 1744, il faut se rappeler que François-Xavier Garneau nous avait donné son inoubliable *Histoire du Canada*, de 1845 à 1852, et que l'abbé J.-B. Ferland prononçait ses *Cours d'histoire du Canada*, à Québec, de 1856 à 1862. Mais l'histoire de Garneau, si remarquable pour l'époque, était plutôt politique et laïque, en ce sens que l'auteur, d'esprit libéral, n'avait pas été suffisamment frappé de l'influence de l'Eglise dans la fondation du pays. Est-ce à l'instigation de Mgr Bourget, comme le croit le P. Léon Pouliot,⁽⁴⁾ que M. Faillon publia son ouvrage, un peu comme une mise au point ? En tout cas on lit dans sa préface ce passage significatif :

(3) Une Chronologie des Sources de l'histoire religieuse du Canada, qui a paru depuis, indique cependant certains dépôts d'Archives auxquels M. Faillon n'a pas eu accès. Il faut dire que plusieurs de ces dépôts ne recèlent vraisemblablement pas de documents relatifs à la période étudiée par notre auteur.

(4) Cf. *Revue d'Histoire de l'Amérique française*, juin 1957, pp. 107-110.

« Aujourd'hui que la jeunesse canadienne tourne ses vues sur son histoire nationale, et se plaît à l'étudier, nous croyons lui être utile en lui offrant un grand nombre de faits puisés dans leurs sources et accompagnés de leurs vraies circonstances, afin que, par l'étude approfondie des faits, qui sont l'unique fondement de l'histoire, elle puisse se former à elle-même une juste idée du passé, et s'affranchir ainsi de la nécessité de s'en rapporter aveuglement à des écrivains hardis et superficiels, qui osent donner comme le résumé de l'histoire les idées qu'ils en ont préconçues, sans prendre la peine de l'étudier. C'est un abus trop commun de nos jours, que de vouloir suppléer au défaut d'études sérieuses par de prétendues vues générales, fondées sur des conjectures hasardées, plus ou moins témérairement, qu'on se plaît à décorer du vain titre de philosophie de l'histoire⁽⁵⁾ ».

J'hésite à appliquer à Garneau ces qualificatifs d'*écrivains hardis et superficiels* et même ce *vain titre de philosophie de l'histoire*. Et pourtant, ne voit-on pas que dans l'énumération qu'il fait des historiens qui l'ont précédé : les Sagard, les Du Creux, les Charlevoix, les Ferland, notre M. Faillon omet Michel Bibaud (1837), l'abbé Brasseur de Bourbourg (1854), et Garneau. Cette extrême discrétion n'est-elle pas une sorte d'accusation ?

Si l'on en croit Joseph Royal⁽⁶⁾, dès 1854, M. Faillon entretenait les Canadiens des « premiers temps de la colonie de Ville-Marie, du but de ses fondateurs et de la conduite pleine de foi et d'héroïsme de nos ancêtres », et en chaire, dans la chapelle du Collège de Montréal. M. Royal écrivait en 1865, au moment où le premier tome de *l'Histoire de la Colonie française* parvenait du Canada. « Messire Faillon, disait-il, a élevé un monument durable aux lettres canadiennes dans la composition de son bel ouvrage; et ce ne sera pas un des moindres titres du Séminaire Saint-Sulpice à l'estime et à la reconnaissance du Bas-Canada que d'avoir compris aussi magnifiquement et aussi justement le besoin que nous avons d'une histoire pure et saine des sources de notre nationalité ».

Il ne semble pas que l'œuvre ait été critiquée du vivant de l'auteur. Mais en 1895, le P. de Rochemonteix, dans *les Jésuites et la Nouvelle France au XVIIe siècle*, lui fit un mauvais parti. Eut-il vécu, M. Faillon n'aurait sans doute pas répondu aux accusations

(5) *Histoire de la Colonie française en Canada*. Préface, pp. IX, X, XI.

(6) *La Revue Canadienne*, 1865, p. 62.

dont il était l'objet — il n'avait pas l'humeur combative — mais M. Bertrand, dans son second volume de l'*Histoire Littéraire de la Compagnie de Saint-Sulpice*, paru en 1900, répondit pour lui, et d'une manière assez virulente⁽⁷⁾. Du reste une enquête très poussée, faite en ces derniers temps, a prouvé que ces accusations étaient exagérées.

Enfin, en 1938, M. Henri Gauthier, prêtre de Saint-Sulpice, sous le pseudonyme de Jean Dombrevail, dans son volume intitulé : *Archives et Souvenirs* (pp. 80-91), publiait une belle appréciation de l'oeuvre de M. Faillon.

Avant de faire l'éloge de cette oeuvre, M. Gauthier lui fait quelques reproches. Il lui voudrait d'abord plus de relief, plus de trait, plus de flamme. «Le style est correct, précis, clair. Il est sans élégance et sans art . . . » L'auteur « dans une vision claire des personnes et des choses » aurait pu « ressusciter le passé et le faire vivre devant nous. Or, dans l'oeuvre de M. Faillon, cela manque ».

Nulle part, il est vrai, de vaste synthèse ni de fresque éclatante. Mais, on l'a vu, M. Faillon se méfiait de cette méthode séduisante . . . et périlleuse, peut-être par un sentiment de réaction contre le romantisme alors régnant.

D'autres que M. Gauthier ont parlé du style de M. Faillon. A propos de sa *Vie de M. Olier*, parue en 1840, on avait écrit : « Le style de l'ouvrage est clair et pur, et s'il ne vise pas à des formes brillantes, il se fait remarquer par un ton noble, simple, qui est vraiment ecclésiastique. » M. Desmazures, qui cite ce passage, ajoute cependant que M. Faillon « n'était étranger à aucune des ressources du style; on n'a qu'à lire ses expositions, ses caractères, ses portraits, ses anecdotes principales, ses descriptions⁽⁸⁾ et l'on verra s'il n'a pas eu éminemment les qualités qui recommandent les grands historiens ».⁽⁹⁾

Au sujet du même ouvrage on prête à Louis Veillot les propos que voici : « Cette vie de M. Olier est un livre extraordinaire; c'est assurément la biographie la plus admirable que j'aie lue; elle est

(7) *Histoire Littéraire de la Compagnie de Saint-Sulpice*, II, 326-332. Alphonse Picard, Paris.

(8) *M. Faillon, prêtre de Saint-Sulpice*, par M. Desmazures. Montréal, 1879, pp. 140 et suivantes.

(9) *Idem*, pp. 141-142.

composée d'après tous les documents que peut fournir cette grande époque du XVIIe siècle et elle renferme des détails empruntés à des centaines d'ouvrages, mais qui plus est, *elle est rédigée avec un si grand soin, que tous ces éléments ont pu être intercalés dans le texte et fondus dans le récit, de manière à ne jamais en interrompre la suite.* C'est donc comme une mosaïque admirable tellement unie et reliée ensemble qu'elle forme un tout complet; il est impossible de saisir la différence de style entre les différentes parties dont il se compose. »

« Que cela ait pu être opéré pour quelques pages, cela nous paraîtrait un véritable trait de force et d'habileté, mais qu'est-ce donc quand l'on trouve ce procédé appliqué avec tant de suite, à deux volumes énormes; ceci paraît merveilleux. »⁽¹⁰⁾

Enfin de nouveau, M. Desmazures juge ainsi l'écrivain : « Il écrivait, dit-il, de ce grand style, large, simple et plein de force qui comporte peu d'ornements et dont la grande beauté, comme dans les bons écrivains du XVIIe siècle, est dans la suite et la continuité de la trame. C'est le vrai style de l'historien qui ne doit pas occuper son lecteur par la multiplicité des ornements, mais qui doit le conduire fortement et puissamment à son but. »

M. Gauthier estime ensuite que M. Faillon voit trop souvent, et à point nommé, l'intervention de la Providence dans les affaires du monde. Certes, il croit lui aussi en l'action de la Providence, mais il hésiterait à dire, dans bien des cas : « Elle est là, c'est certain ».

M. Faillon était un homme d'une vie spirituelle intense. Ne nous étonnons pas si, dans les biographies de nos grandes héroïnes — Mère Bourgeoys, Mère d'Youville, Mlle Mance, Mlle Le Ber — il tâche d'expliquer les événements extraordinaires par l'action de la Providence. On dirait parfois qu'il a assisté au Conseil de Dieu . . . A la fin de sa vie, il aurait voulu, reprenant une formule des *Véritables Motifs des Messieurs et Dames de Notre-Dame de Montréal*, publiés en 1643, montrer les desseins de Dieu sur la fondation de Montréal ! C'était donc chez lui une tournure d'esprit dont il ne faisait pas mystère et qu'il croyait justifiée.

Enfin M. Gauthier trouve que « M. Faillon a trop manifestement aimé Montréal et Saint-Sulpice » . . . qu'il les a, « sans assez

(10) Idem, pp. 22-26.



M. ETIENNE-MICHEL FAILLON, P.S.S.



Chapelle Notre-Dame-de-Pitié, construite de 1856 à 1860, à l'instigation de M. Faillon, démolie en 1912 pour faire place au Boulevard Saint-Laurent. A gauche, la façade, après l'installation de la statue. (Architecte : Victor Bourgeau).

de circonspection et de prudence préférées ». Et le critique ouvre des perspectives presque inquiétantes, quand il ajoute : « Les questions dont tout historien de Montréal doit s'occuper restent encore ouvertes. Elles sont loin d'être tranchées . . . Je crois cependant . . . que les faits étudiés en eux-mêmes et dans les sources, groupés ensuite dans un ordre logique et régulier, amèneraient fatalement le lecteur impartial aux conclusions qui doivent être celles de l'histoire ».

A quelles questions pensait M. Gauthier quand il écrivait ces lignes ? Aux démêlés Laval-De Queylus, à l'exploit de Dollard au Long-Sault, à la démission de Maisonneuve, entre autres événements qui se succédèrent avant 1675 ? Il me semble pourtant que M. Faillon a « étudié ces faits en eux-mêmes et dans les sources », et qu'il les a ensuite « groupés dans un ordre logique et régulier ». Qu'il se soit, après cela, abstenu de les juger, au cas où de nouveaux documents surgiraient de quelque dépôt d'archives inconnu jusque-là, c'est possible.

On a depuis étudié la démission de M. de Maisonneuve. Dom Jamet, dans sa vie de *Marguerite Bourgeoys* pourrait bien avoir dit le dernier mot là-dessus.

On a attaqué le récit du Long-Sault, tel que M. Faillon nous l'a légué. On a accumulé des hypothèses sans réussir à infirmer le récit du vieil historien.

Pour ce qui est de la querelle entre Mgr de Laval et M. de Queylus, supérieur du Séminaire, en présence des documents que l'on possède, comment ne pas réduire l'affaire à un simple heurt de deux tempéraments autoritaires qui croyaient l'un et l'autre avoir raison. Se prononcer dans un sens ou dans l'autre, c'est prendre parti. Mieux vaut s'abstenir ! M. Faillon aurait sans doute pu être plus affirmatif, mais son Supérieur de Paris l'avait mis en garde contre tout jugement qui aurait pu offusquer telle ou telle institution. Au surplus il était homme à s'incliner devant toute critique bien fondée.

Depuis son temps, archivistes et historiens ont continué à scruter l'histoire de nos origines. Pour ne nommer que les plus récents : Benjamin Sulte, E.-Z. Massicotte, Léo Leymarie, le chanoine Lionel Groulx, Mlle Marie-Claire Daveluy ont précisé bien des points des faits et gestes de nos fondateurs. Ont-ils infirmé gravement ou contredit les récits de notre auteur ? Nous ne le croyons pas.

Il reste que les trois volumes de l'*Histoire de la Colonie française en Canada*, même s'ils ne couvrent les événements que jusqu'en 1675, sont une mine de renseignements. Et les marges, chargées de références, sont précieuses pour le chercheur. Encore une fois il faut regretter que l'auteur n'ait pas eu le temps de poursuivre son récit jusqu'à la date qu'il s'était fixée, c'est-à-dire la Cession du Canada à l'Angleterre. Du moins a-t-il laissé dans les Archives du Séminaire de Paris, une quarantaine de cahiers remplis de notes, où il aurait puisé la matière de six ou sept volumes. Et comment, je le répète, ne pas regretter aussi qu'il n'ait pu mettre sur pied cet ouvrage sur les *Colonies de Montréal en Amérique* qu'il projetait, à la gloire de notre ville ?



Nous avons réservé pour la fin la *Vie de Mme d'Youville*, publiée par M. Faillon en 1852, non pas parce que nous mettons cet ouvrage au-dessus des autres oeuvres de l'auteur, mais parce qu'il nous fournit un témoignage frappant de l'excellence de sa méthode.

On sait que, au cours du procès de béatification d'un serviteur de Dieu, décédé depuis longtemps, une enquête historique s'impose. Dans le cas de Mère d'Youville, il fallut donc examiner les récits de sa vie qu'on avait pu publier depuis sa mort : celui de son fils, l'abbé Charles Madeleine d'Youville-Dufrost, celui de M. Sattin, p.s.s., surtout celui de M. Faillon, le plus étendu et le plus complet. Mgr Pietro Amato Frutaz, secrétaire de la section historique du procès, fut chargé de cet examen. Il se donna la peine, non seulement de lire ces différents ouvrages mais de les passer au crible d'une investigation sans pitié. Sur 750 citations que contient la *Vie de Madame d'Youville*, il en a vérifié 563, et sauf quelques erreurs d'interprétation, il les a trouvées véridiques. Il a remarqué que l'auteur, suivant parfois une mode ancienne, retouche ou améliore du point de vue littéraire le texte de certains documents, qu'il coupe des citations, omettant ainsi des membres de phrases ou des mots inutiles, sans indiquer ces omissions par un pointillé entouré de parenthèses, comme nous faisons de nos jours; qu'il introduit dans le corps de sa narration quelques documents qu'il ne s'astreint pas à reproduire intégralement; que, enfin, il lui arrive de mettre à la suite, des

citations, formant ainsi une sorte de *mosaïque insolite*⁽¹¹⁾. Mais le critique s'empresse de nous rassurer : ces défauts trahissent rarement la substance des faits.

Il relève aussi, à l'instar de M. Henri Gauthier, le penchant de l'auteur à repérer souvent une intervention surnaturelle dans les événements, et sa partialité en faveur de sa Compagnie. Avec le sourire, il signale quelques longueurs dans le récit des faits, particulièrement celui des incendies . . .

Mais Mgr Frutaz conclut à la vaste culture de M. Faillon, à son humilité conjuguée avec une tenue sacerdotale impeccable, toutes deux garantes de son honnêteté intellectuelle. Il le qualifie de biographe « équilibré, sincère, consciencieux », dont l'œuvre constitue une base générale sûre d'informations et de discussions, en bref « l'élément principal » de ce procès historique.



On aimerait posséder un bon portrait de cet archéologue, de cet historien, de ce biographe équilibré, sincère, consciencieux, si cultivé et si bien renseigné. Nous n'en avons qu'un, fait à Montréal. M. Gamon l'a mis en frontispice à son livre, avec l'explication suivante : Nous devons ce portrait « aux messieurs du séminaire de Montréal qui parvinrent à se le procurer pendant le dernier voyage de M. Faillon en Canada. Comme pour M. Emery, on ne l'obtint pas sans user d'un stratagème. La Chambre du laborieux écrivain avait une porte vitrée, qui permit au peintre, placé dans l'appartement voisin, de crayonner, sans être aperçu ni même soupçonné, le portrait tant désiré. M. Faillon est représenté courbé sur les manuscrits d'où il a tiré ses savants ouvrages ».

Pas un mot de l'artiste . . . anonyme lui aussi. Quant au portrait, il est austère et peu satisfaisant. La position penchée de son modèle a empêché l'artiste de nous donner une vraie ressemblance de notre héros. Il nous faut recourir à des textes pour nous faire une idée de sa personnalité.

Ses deux biographes l'ont bien connu, M. Gamon, en France, M. Desmazures, en Canada. L'un et l'autre, à plusieurs reprises, esquissent sa physionomie, sans se soucier cependant de nous faire

(11) Louis Veuillot avait employé le même mot.

de lui un portrait en pied. M. Gamon cite une jolie lettre d'un des conservateurs des Archives de la Marine, à Paris, (anonyme lui aussi), avec qui M. Faillon eut de fréquentes relations : « L'Abbé Faillon, y est-il dit, arrivait vers onze heures, avec la démarche que vous lui connaissiez, et qui faisait penser qu'il portait un cilice. En entrant, il souriait gracieusement pour me dire bonjour, déposait ensuite son chapeau, prenait son bonnet de drap noir, puis fouillait dans le sac où il mettait ses papiers, son bréviaire, et deux fruits, dont l'un était pour lui et l'autre pour moi. Il avait remarqué que l'employé (l'archiviste) mangeait son pain sec. Quand nous faisons des intermèdes à un travail assidu, ça et là quelques-unes des paroles du saint prêtre, dites sans prétention, tombaient sur une terre préparée à recevoir la semence. Je remarquais surtout la sérénité de l'abbé et sa confiance dans la Providence. Nous étions devenus comme deux compagnons. Il était gai naturellement; je le suis aussi, avec les gens sincères et bienveillants, de telle sorte que je provoquais quelquefois de bonnes plaisanteries, ce qui ne nous empêchait pas de travailler ».⁽¹²⁾

Plus loin, M. Gamon parle de « l'air vénérable » du représentant de la Compagnie de Saint-Sulpice à Rome — M. Faillon y arriva en 1864 — de son « ton doux et de son candide sourire », qui « prévenaient en sa faveur ceux qui avaient à traiter avec lui », en particulier le Saint-Père.

Au surplus il provoquait ce sentiment de sympathie partout où il passait : « L'air de piété et de candeur qui brillait sur son visage, la pureté et la modestie de son regard, le ton de douceur et de bonté qui accompagnait toutes ses paroles, la sagesse de ses conseils, l'onction de ses encouragements⁽¹³⁾ contribuaient puissamment à graver son souvenir dans les esprits et dans les cœurs ».⁽¹⁴⁾

J'ai dit que nous n'avions pas de portrait complet de M. Faillon : en voici un cependant qui s'en rapproche.

M. Desmazures, qui a vécu à Montréal, au cours des deux derniers voyages de M. Faillon, le décrit ainsi : « Il avait dans toute sa personne un mélange admirable de noblesse et de modestie ecclésiastique, de grandeur et de délicatesse. Il était d'une taille

(12) *Vie de M. Faillon*, par l'Auteur de la vie de M. Mollevaut, p. 231.

(13) *Idem*, pp. 225-226.

(14) *Idem*, p. 231.

au-dessus de l'ordinaire, avec une apparence remarquable de force et de santé. Sa tête était puissante, ses traits grands et réguliers, d'une pureté et d'une délicatesse remarquables. Son visage, empreint de finesse et de douceur, frappait par une complexion claire et transparente, accompagnée d'une chevelure blonde et abondante qui environnait son visage comme d'une auréole lumineuse. Quand on le voyait pour la première fois, on était frappé de son air de distinction et quand il apparaissait dans une assemblée il était aussitôt remarqué de tous.

« Il avait l'air noble, doux et calme, et une modestie aisée et sans contrainte; ses yeux étaient souvent baissés par l'étude; quand il les relevait, ils paraissaient d'une limpidité extraordinaire et d'une pénétration frappante ».⁽¹⁵⁾

Que pourrions-nous désirer de plus et de mieux ?

olivier maurault, p.s.s.

⁽¹⁵⁾ M. Faillon, *prêtre de Saint-Sulpice* (par M. Desmazures), Montréal, 1879.

**BIBLIOGRAPHIE SOMMAIRE DE L'OEUVRE
CANADIENNE DE M. FAILLON (1)**

LIVRES

- 1852 — *Vie de Mme d'Youville, fondatrice des Soeurs de la Charité de Villemarie dans l'île de Montréal, en Canada.* Villemarie, chez les Soeurs de la Charité, Hôpital Général, 1852. Portrait de Mme d'Youville en front. In-8, XXI-491 p., ill.
- 1853 — *Vie de M. Olier, fondateur du Séminaire de Saint-Sulpice et de la colonie de Montréal.* Paris, 1853, 2 vols. in-8.
- 1853 — *Vie de la Soeur Bourgeoys, fondatrice de la Congrégation de Notre-Dame de Villemarie en Canada, suivie de l'histoire de cet institut jusqu'à ce jour.* Villemarie, chez les Soeurs de la Congrégation de Notre-Dame, 1853. Portrait de Soeur Bourgeoys en front. 2 vols. in-8, CIX-406-XV-519 p., ill. (P. 519, marqué Tours, Mame.)
- 1854 — *Vie de Mlle Mance et histoire de l'Hôtel-Dieu de Villemarie dans l'île de Montréal en Canada.* Villemarie, chez les Soeurs de l'Hôtel-Dieu, 1854. Portrait de M. de la Dauversière en front. 2 vols. in-8, LXXXIV-271-VI-353 p., ill. (A la fin du tome 2, marqué Tours, Impr. Mame.) Faillon donne, à la fin du tome 2, l'histoire de Maria Monk.
- 1860 — *L'Héroïne chrétienne du Canada ou Vie de Mlle Le Ber.* Villemarie, chez les Soeurs de la Congrégation de Notre-Dame, 1860. (De l'imprimerie de John Lovell.) In-8, XXVIII-404 p.
- 1865 — *Histoire de la Colonie française en Canada.* Villemarie, Bibliothèque paroissiale, 1865. (Vol. 1, marqué Paris, Impr. Poupart, Davyl & Cie.) P. 125, carte informe du Sault Saint-Louis. Portrait de Jacques Cartier en front. 3 vols. gr. in-8 ou quarto, XXIII-551-XXIV-560-XXIII-548 p., ill, et plans.
- 1873 — *Vie de M. Olier, fondateur du Séminaire de Saint-Sulpice.* 4e éd. revue et considérablement augmentée par l'auteur. Paris, Wattelier, 19, rue de Sèvres, 1873, 3 vols. in-8, 3 portraits en front., XLVIII-437-XI-616-658-VIII p., ill.
- 1920 — *L'Exploit de Dollard. Récit de l'héroïque fait d'armes du Long-Sault, d'après les relations du temps.* Bibliothèque de l'Action française, Montréal, 1920, in-12, 32 p.

COLLABORATION

- 1860 — "Vie de Mlle Le Ber". Dans *l'Echo du Cabinet de lectures paroissial*, pp. 171-173.

(1) Dressée par M. Gérard Malchelosse. Voir aussi *B.R.H.*, 1900, pp. 317-319; *Le Jeune*, 1, 610; et l'abbé L.-G. Deland.

- 1860 — "Sermon à la bénédiction de la chapelle de Notre-Dame-de-Pitié." Dans *l'Echo du Cabinet de lectures paroissial*, pp. 254-256.
- 1861 — "Statue miraculeuse de Notre-Dame-de-Pitié". Extrait d'un sermon de M. Faillon, p.s.s., dans *L'Abeille*, 2 mai 1861, n° 26, vol. 9.
- 1865 — "Histoire de la colonie française en Canada". Dans *l'Echo du Cabinet de lectures paroissial*, 1865-1866.
- 1870 — "Rôle général de la recrue de 1653 pour Montréal". Dans *l'Echo du Cabinet de lectures paroissial*, pp. 786-795. (Reproduit de son *Histoire de la colonie française en Canada*, tome 2, pp. 531-561.)
- 1901 — "Le sieur Timothée Sylvain", dans *B.R.H.*, 1901, pp. 24-27 (?)

OUVRAGES SUR M. FAILLON

- 1871 — "Messire Faillon". Dans *l'Echo du Cabinet de lectures paroissial*, 1871-1872-1873, par M. Adam Desmazures, p.s.s. Mis en volume en 1882.
- 1874 — Biographie de M. Faillon dans *Histoire de la littérature canadienne*, par Edmond Lareau, Montréal, 1874, pp. 183-186.
- 1877 — "Histoire de la Colonie française en Canada". Dans *La Revue de Montréal*, 4 articles.
- 1877 — *Vie de M. Faillon, prêtre de Saint-Sulpice*. Par l'auteur de la *Vie de M. Mollevaut*. (M. Gamon, p.s.s.) Paris, Jules Vic, 1877, in-12, XII-480 p. Portrait de M. Faillon.
- 1882 — *M. Faillon, prêtre de Saint-Sulpice. Sa vie et ses oeuvres*. Montréal, Bibliothèque paroissiale, 1882. (Par M. Adam Desmazures, p.s.s.) In-8 carré, V-345 p.
- 1882-1883 — "Nos quatre historiens modernes : Bibaud, Garneau, Ferland, Faillon", par J.M. Le Moine. Dans *M.S.R.C.*, I, 9.
- 1885 — "L'abbé Etienne-Michel Faillon", article de J.M. Le Moine, dans *Monographies et esquisses*, Québec, 1885, pp. 80-83.
- 1900 — *Bibliothèque sulpicienne*, par L. Bertrand. Paris, Picard & fils, 1900.
- 1910 — "Etienne-Michel Faillon, historien de Montréal", par M. Henri Gauthier, p.s.s. (Reproduit dans *Sulpitiana*, Montréal, 1926, pp. 119-129, et dans *Archives et souvenirs*, Montréal, 1938, pp. 80-91).
- 1931 — Père Louis Le Jeune, *Dictionnaire Général du Canada*, courte biographie dans tome I, p. 610.
- 1946 — Abbé L.-G. Deland, *Bio-bibliographie de M. Etienne-Michel Faillon*. Préface de Mgr Olivier Maurault. Manuscrit, 68 p., portrait, fac-sim., 1946.
- 1955 — *Notre-Dame de Pitié. Une Madone française naturalisée canadienne*. (Par Soeur Sainte-Marie-de-Toutes-Grâces). Montréal, 1955, in-12, 55 p. (Bibliographie, pp. 51-53).
- 1959 — "M. Etienne-Michel Faillon", article de Mgr Olivier Maurault, p.s.s., dans *Les Cahiers des Dix*, no 24, 1959, pp. 155-169.
- 1959 — *Index Général de l'Histoire de la Colonie française en Canada*, dressé par Gérard Malchelosse, 74 p. in-folio, miméographié.